



HAL
open science

**Postface de l'ouvrage : Isabelle Rébé, Claude Raynaud,
Philippe Sénac, Le premier Moyen Âge à Ruscino
(Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-orientales).
Entre Septimanie et Al-Andalus (VIIe-IXe s.).
Hommages à Rémy Marichal, 2014**

Laurent Schneider

► **To cite this version:**

Laurent Schneider. Postface de l'ouvrage : Isabelle Rébé, Claude Raynaud, Philippe Sénac, Le premier Moyen Âge à Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-orientales). Entre Septimanie et Al-Andalus (VIIe-IXe s.). Hommages à Rémy Marichal, 2014. Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon. Le premier Moyen Âge à Ruscino (Château-Roussillon, Perpignan, Pyrénées-Orientales). Entre Septimanie et Al-Andalus (VIIe-IXe s.). Hommages à Rémy Marichal, 35, 2014, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 978-2-912369-30-7. halshs-01110030

HAL Id: halshs-01110030

<https://shs.hal.science/halshs-01110030>

Submitted on 27 Jan 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LE PREMIER MOYEN ÂGE À RUSCINO

(CHÂTEAU-ROUSSILLON, PERPIGNAN, PYRÉNÉES-ORIENTALES)

ENTRE SEPTIMANIE ET AL-ANDALUS (VII^e-IX^e s.)

HOMMAGES À RÉMY MARICHAL



Sous la direction de

Isabelle RÉBÉ, Claude RAYNAUD et Philippe SÉNAC

Postface

par Laurent SCHNEIDER

Heureux Roussillon ! L'archéologie médiévale, encore balbutiante il y a deux décennies et quasiment inexistante pour celle qui concerne plus spécifiquement le premier Moyen Âge y a fait des progrès considérables en très peu de temps. Après les thèses et les livres remarquables de Christine Rendu sur la montagne d'Enveig (Rendu 2003) et d'Olivier Passarrius sur l'église et le cimetière de Vilarnau à Perpignan (Passarrius *et al.* 2008), après la publication d'un volume d'articles spécialement dédié aux fouilles roussillonnaises du premier Moyen Âge (Catafau 2007) et tandis que vient de s'achever la fouille préventive de la grande « zone d'ensilage » de Taxo d'Avall et que se poursuivent celles, programmées, du *castrum* d'Ultrera sur la commune d'Argelès-sur-Mer, ce 35e numéro des *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne* apporte un éclairage singulier, exceptionnel à bien des égards, sur un type d'établissement encore peu exploré, un chef-lieu territorial aux trajectoires singulières et à propos d'une période de l'histoire européenne occidentale encore mal comprise. Dans l'état des contacts et des frottements des nouveaux empires islamiques et carolingiens, entre éclatement du monde post-romain et processus de régionalisation, entre genèse des nations médiévales et des États modernes, l'établissement de *Ruscino* offre par la résilience de ses occupations un cas de figure complexe à plus d'un titre, qui oblige à une démarche sereine et prudente aux frontières des modèles et des récits, de l'histoire et de l'archéologie.

Ruscino, ancien hydronyme et ville disparue est on le sait tout à la fois le nom d'un vieil *oppidum* attaché à une extrémité de l'arc chronologique à ces « petits peuples » que Strabon place à l'occident des Volques Arécomiques (Thollard 2009, p. 175, fig. 31) et à l'autre extrémité de l'arc celui d'un chef-lieu de comté carolingien, d'un pays

et d'un territoire, le Roussillon, dont la fortune du nom est aujourd'hui encore portée par un hameau de la commune de Perpignan, remémoré par un musée et, qui plus est, depuis les dernières décennies du XXe siècle associé à celui d'une région de la Ve République. Entre ces deux termes chronologiques, entre Protohistoire et premier Moyen Âge donc, se loge encore une colonie de droit latin, référence classique incontournable et souvent accentuée mais pourtant bien éphémère dans le temps de l'Histoire. Explorer le sol de *Ruscino* est donc un exercice complexe de « politogénèse » qu'il convient d'aborder avec lucidité.

Or parmi les hasards des témoignages matériels que livre aujourd'hui l'archéologie voici que des petits plombs font apparaître des mots et des textes inattendus et surprenants, en langue arabe, et ceux-ci conduisent le chercheur à observer une période de l'histoire nationale et européenne encore bien peu défrichée, celle du VIIIe siècle de notre ère, une période particulière qui est longtemps demeurée rétive à l'analyse archéologique. La remarque peut paraître banale mais il est sans doute nécessaire d'insister sur ce point car l'histoire des explorations archéologiques de l'établissement de *Ruscino* témoigne en un sens de l'évolution générale des idées et de la lente prise en compte, par les archéologues, de la diachronie des occupations de ces vieux *oppida* au delà des phases « classiques » indigène et romaine. À *Ruscino* comme ailleurs en effet, on a d'abord cherché les temps lointains, ceux des origines de la ville indigène, ici celle des Sordes. On a fouillé ensuite à plusieurs reprises tout au long du XXe siècle le *forum* qui conférerait à l'établissement de l'époque romaine une nouvelle dignité avant d'entreprendre, enfin, l'étude de tous les éléments dispersés qui pouvaient documenter la reprise

d'une occupation au seuil du Moyen Âge pour tenter de saisir la genèse du chef-lieu comtal autrement qu'à travers l'histoire de ces hommes puissants, tels ces Sunyer, Sunifred ou Gaufred, qui seuls ont laissé des traces dans la documentation écrite. Aussi convient-il naturellement de commencer par saluer l'heureuse initiative du comité de rédaction des *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne* d'avoir accueilli dans sa collection les résultats d'une étude scrutant désormais avec attention les traces d'une occupation plus récente mais pourtant si méconnue car pendant longtemps, en Languedoc-Roussillon, dans le Midi méditerranéen, en Aquitaine ou dans d'autres régions de l'Hexagone cette période des VIIe-VIIIe siècles passait pour être archéologiquement invisible.

Si l'exercice de la postface est moins celui de proposer un regard critique mais d'ouvrir des pistes de recherche en apportant des observations extérieures et postérieures, rendons grâce également et avant toute chose aux auteurs. L'équipe constituée autour d'Isabelle Rébé, Claude Raynaud et Philippe Sénac a réussi cette gageure de mise en contexte d'une documentation étonnante mais jusqu'alors délaissée et dispersée et ceci en déjouant les risques de toute simplification abusive aux frontières mouvantes et poreuses de l'archéologie et de l'histoire.

Mon propos concernera trois points particuliers de ce riche dossier : le vocabulaire et la question du fait urbain entre Antiquité et Moyen Âge, les langages de la chronologie et corollairement, aux transitions épineuses de l'histoire événementielle et de l'archéologie, les questionnements et les difficultés des interprétations que soulèvent plus particulièrement la découverte de ces armes, monnaies d'or, rassemblement d'objets métalliques et ce butin narbonnais arabe dont une part au moins a transité par *Ruscino*.

Le vocabulaire du fait urbain entre Antiquité et Moyen Âge

Dès le titre les auteurs ont d'abord pris soin de ne pas accoler au nom de l'établissement fouillé un terme latin. *Oppidum*, *vicus*, *civitas*, ou *castrum* de *Ruscino*, aucun terme ne convenait vraiment pour désigner le lieu dans cet entre-deux chronologique de l'histoire académique qu'ignorent encore les textes médiévaux et que commence seulement à fréquenter la communauté archéologique régionale.

Le médiéviste, bien qu'obligé à se défaire d'une démarche téléologique, aurait été sans doute conduit à privilégier le terme *castrum* car l'établissement est d'abord et avant tout pour lui celui d'un chef-lieu comtal dont le nom s'identifie à une circonscription politique, à un pays et à un territoire. Mais les termes *castrum/castellum* n'apparaissent formellement dans les textes qu'à partir

du premier tiers du Xe siècle, soit plus de deux siècles après que les traces matérielles témoignent désormais d'une reprise significative de l'activité humaine sur le sommet du promontoire.

L'archéologue protohistorien, quant à lui, n'hésiterait probablement pas à utiliser le terme *oppidum* tant le mot est devenu un outil traditionnel et conventionnel de classification permettant de désigner nombre d'établissements perchés et fortifiés de la Gaule, bien que ceux-ci demeurent pour la plupart anonymes c'est-à-dire inconnus de la documentation écrite et que l'on ignore presque toujours leur statut juridique réel.

L'antiquiste inversement insisterait peut-être davantage sur le statut de droit latin qu'a obtenu le lieu à partir de la période augustéenne, mais la colonie bien éphémère a tôt été déclassée et, dans une perspective de temps long, sans doute est-il nécessaire de ne pas survoloriser la phase qui a certes laissé dans le sol les vestiges monumentaux les plus importants, ou les plus aisément lisibles, mais qui n'en fut pas moins de courte durée. Le centre monumental de *Ruscino* paraît en effet avoir été considérablement démantelé et épierré dès la fin du Ier siècle de notre ère.

Le spécialiste des premiers temps chrétiens enfin, ou tardo-antiquiste si l'on préfère, ne manquerait pas de remarquer pour sa part que c'est un *oppidum* voisin *Illiberis/Elne* devenu « *castrum* » au IVe siècle qui a d'abord cristallisé le patronage impérial et reçu ensuite un siège épiscopal à la fin du VIe siècle, au temps de la royauté wisigothique. À une petite quinzaine de kilomètres de *Ruscino* c'est donc Elne qui s'est finalement imposée comme cité durant tout le Moyen Âge. Le chef-lieu comtal du Roussillon est en effet distinct du chef-lieu épiscopal dont le diocèse englobe également au IXe siècle le comté de Conflent. Il n'y a pas ici d'adéquation entre l'assiette du diocèse et celle du comté. Et pour ne rien simplifier celui de Roussillon demeure par ailleurs associé tout au long du Xe siècle à celui d'Empuries.

La complexité de cette situation est liée pour une bonne part au contexte géopolitique de la zone pyrénéenne au cours des VIIIe et IXe siècles. Entre Tarraconaise et Narbonnaise, la zone est devenue surtout pour qui regarde du nord, une marche aux frontières de l'Islam, *Marca Hispanica*, une autre expression familière aux médiévistes mais un autre risque de vocabulaire que tentent de déjouer les auteurs en situant, là aussi dès le titre, leurs objets et territoire d'étude entre al-Andalus et Septimanie pour inscrire le lieu étudié dans un espace de transition plus large qui ne privilégie pas une lecture univoque entre monde chrétien et monde islamique d'une part mais aussi entre royaume franc et wisigoth d'autre part. De fait la multiplication des comtés au fur et à mesure de l'intégration carolingienne y est

certaines complexes et accentuées mais elle n'est pourtant pas spécifique de cette zone de confins avec l'Islam. Ailleurs en bas-Languedoc, d'autres chefs-lieux comtaux ont également été établis en des lieux distincts des cités épiscopales. Plus à l'est, l'émergence du *castrum* comtal de Razès entre Narbonne et Carcassonne en est un exemple, de même que Substantion (Castelnau-le-Lez) puis Mauguio à proximité de Montpellier dans le diocèse de Maguelone. On trouve par ailleurs d'autres cas de figure semblables à l'est du Rhône comme Forcalquier et Sisteron. Dans la zone pyrénéenne et plus largement dans le Midi méditerranéen, l'établissement des sièges comtaux et partant l'organisation spatiale des pouvoirs de l'époque carolingienne s'opèrent selon des dynamiques qui transcendent le cadre des chefs-lieux de cités privilégiés par l'organisation religieuse. Au cours du premier Moyen Âge en effet, les pôles et les relations de dominance sont presque toujours enchevêtrés et l'on ne doit pas oublier cette dimension fondamentalement multipolaire des espaces médiévaux.

Les incertitudes du vocabulaire qui empêchent de désigner l'établissement de *Ruscino* aux VII^e-VIII^e siècles par un statut juridique sont liées de fait à la rareté des textes mais aussi à la singularité du rythme des respirations de cette vieille agglomération, autrement dit à la fabrique d'une ville particulière dont la trajectoire spatio-temporelle, non linéaire, peut paraître déroutante. L'agglomération a été soumise en effet à des ruptures, transformations et translations qui affectent un plus large espace que celui du plateau de *Ruscino*. Selon un concept emprunté à la géographie, c'est moins une ville qu'un « système de villes » (Garmy 2012) qui se recompose ici dans le temps long jusqu'à l'émergence de Perpignan, à proximité du promontoire roussillonnais et à quelques kilomètres seulement d'Elne. Le couple *Ruscino*/Perpignan n'est d'ailleurs pas très différent du modèle de transformation par translation/substitution qui s'est produit entre Substantion (ancienne agglomération préromaine et romaine puis chef-lieu comtal au IX^e siècle) et Montpellier. Cependant, si le noyau urbain préromain de *Ruscino* a été honoré d'un *forum* à l'époque augustéenne, la colonie a tôt été déclassée et c'est finalement à deux kilomètres et à presque un millénaire de distance que la ville médiévale de Perpignan s'est développée. *Ruscino* en effet ne figure pas dans la *Notitia Galliarum* dressée par l'administration impériale vers 400 et l'archéologie montre clairement le rapide déclin de l'agglomération sommitale sinon son abandon complet au cours du III^e siècle. L'hypothèse de quartiers bas périphériques, pour vraisemblable qu'elle soit, n'est à l'heure actuelle toujours pas démontrée archéologiquement. Il faut donc envisager une véritable rupture chronologique dans l'histoire urbaine de *Ruscino*. Et cette rupture n'est

pas celle, habituelle, des récits qui privilégient une catastrophe, un accident de l'histoire événementielle, des facteurs exogènes ou des modifications écologiques brutales. Elle ressort plus clairement d'un déclassement administratif et d'une dégradation politique intervenus peut-être à la suite d'une adhésion trop marquée à la famille Julio-Claudienne.

La question pour le médiéviste est donc de tenter de saisir comment et quand cette ancienne ville morte a pu renaître et sous quelle forme ? L'analyse des sources écrites que proposent les auteurs met en avant, entre autres, un argument *a silentio* pour ouvrir la discussion. *Ruscino* n'apparaît pas distinctement dans le récit de l'expédition militaire du roi Wamba en Gaule narbonnaise en 673, ce qui pourrait signifier que le lieu n'était guère stratégique, qu'il ne possédait pas de statut particulier et qu'il était somme toute encore abandonné à cette date. À moins de considérer comme le font également les auteurs, que *Sordonia* située sans trop de précision entre les Pyrénées et Narbonne dans le même texte, désigne d'un autre nom l'ancien promontoire de *Ruscino*. Mais pourquoi un autre nom ? *Sordonia* est un néologisme, forgé par Julien de Tolède à partir de *Sordones* pour désigner la localité d'une peuplade qui avait soutenu la rébellion et le toponyme adopte de fait dans le contexte précis du récit une certaine connotation péjorative. *Sordonia*, étymologiquement la sale, la boueuse ou la vile serait ainsi la cité des Sordes. Mais comment trancher dès lors entre le souvenir de la vieille *Ruscino* et Elne qui est assurément la cité de ce territoire depuis 572 (Constant 2005b, p. 54) ?

Quoi qu'il en soit *Ruscino* (*Rosinolam*) est cependant mentionnée dans la *Divisio Wambae* dont le texte a été préparé et publié pour le concile de Tolède de 676. Certes le document est d'une interprétation délicate et controversée car les manuscrits conservés, tardifs et falsifiés, ont servi à légitimer les prétentions de différents évêques de la péninsule hispanique dans le contexte de la reconstruction ecclésiastique des XI^e et XII^e siècles (Vasquez de Parga 1942, Henriot 2008, p. 290). Mais comme les enjeux des forgeries n'ont pas concerné spécifiquement le territoire de la Gaule wisigothique, on peut néanmoins risquer d'accorder quelque crédit au texte (Schneider 2008, p. 86). L'objet du document est donc celui de l'établissement des limites de cité-diocèse par la technique du *de... usque* qui permet d'établir quatre repères pour chaque entité territoriale désignée. *Rosinolam* est l'une des bornes de la cité d'Elne comme *Lamusam/Lamugam* qui pourrait désigner la rivière de La Muga dans la plaine de l'Ampurdàn. Je ne peux développer ici plus longuement les implications de cette situation, mais retenons déjà, si la tradition du document n'est pas fautive, que *Ruscino* serait bien mentionnée dès la fin du VIII^e siècle d'une part, et que d'autre part

le diocèse d'Elne pouvait s'étendre à la même période jusqu'au golfe de Rosas ! Une telle configuration met en avant plus largement la question des liens qui ont pu unir les anciennes provinces de Tarraconaise orientale et de Narbonnaise dans le cadre de l'établissement d'un *regnum orientalis* wisigoth ébauché par l'usurpateur Paul en 673 vis-à-vis de l'Hispanie ultérieure et d'un roi du Sud. C'est là un sujet rebattu de l'historiographie espagnole que la thèse récente de Frank Riess remet désormais à l'ordre du jour et qu'il convient sans doute de garder à l'esprit (Riess 2013). Est-ce dans ce cas précis, au cours des dernières décennies du VIIe siècle, que *Ruscino* vient à réémerger ou à renaître politiquement ?

La documentation archéologique n'est pas incompatible avec un tel scénario. Certes deux datations archéométriques, réalisées respectivement sur un corps humain rejeté dans un silo et sur un foyer, montrent qu'une activité a repris sur le site avant 659, sans doute au cours des Ve-VIe siècles. Mais cette activité paraît de bien faible intensité car les mobiliers archéologiques contemporains sont extrêmement rares. On doit souligner avec force, et c'est un point capital, que *Ruscino* ne livre pas de mobilier significatif de la fin du Ve ou du premier tiers du VIe siècle telles les amphores de type Keay 8b, 55, 62 ou Albenga 11/12 que l'on trouve désormais couramment sur ces habitats perchés, *oppida* ou *castra*, du Midi méditerranéen qui émergent en grand nombre depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes ligures autour des années 500 (Schneider 2007, p. 34-39). La réoccupation « intensive » du promontoire de *Ruscino* est clairement postérieure à ce phénomène et date au mieux de la seconde moitié du VIIe siècle, sinon du VIIIe siècle car on ne trouve pas plus d'amphore de type Keay 61 que de sigillée claire tardive dans le mobilier réexaminé. On doit insister sur cette chronologie inhabituelle, encore peu mise en évidence dans le rythme d'émergence des pôles de pouvoir du Midi méditerranéen et plus spécifiquement de la Septimanie wisigothique et carolingienne. La trajectoire du vieil *oppidum* de *Ruscino* est en l'état de la documentation particulièrement singulière et se rapproche davantage d'un établissement comme Puig Rom sur l'autre versant des Pyrénées, dont la fondation ne paraît pas antérieure à la fin du VIe siècle (Palol 2004). La mise en place de cette grande enceinte de statut apparemment « public » qui domine la baie de Rosas montre clairement en tout cas que des investissements notables ont été réalisés sur le versant méridional des Pyrénées au cours du second ou du troisième tiers du VIIe siècle et ceux-ci paraissent témoigner de l'existence d'enjeux qui dépassent le strict cadre local.

Assurément le destin urbain de *Ruscino* a été affecté par la perte précoce du patronage impérial et accentué au cours du VIe siècle, à l'époque de la royauté wisigo-

thique, par l'absence d'un paysage monumental chrétien et surtout d'un siège épiscopal. Il n'y a ni continuité, ni catastrophe dans cette trajectoire urbaine mais, entre colonie de droit latin et chef lieu comtal du IXe siècle, une absence significative qui est celle de l'Église.

Avant (et jusqu'à ?) la reprise de la seconde moitié du VIIe siècle ou du VIIIe siècle, le passé de *Ruscino* n'était finalement accessible à des contemporains qu'à travers l'histoire de ses ruines et la dispersion des pierres de son *forum* dont les fouilles ont montré la récupération systématique et rapide intervenue dès la fin du premier siècle de notre ère. Peut-être celles-ci ont-elles entretenu un temps le souvenir légendaire et mnémotopique de la ville disparue dans une dimension plus anthropologique tandis que le promontoire conservait d'indéniables atouts géographiques favorables à l'implantation d'un habitat.

La mesure du temps archéologique et les différents langages de la chronologie

Au-delà de cette dimension immatérielle et mythique du souvenir de *Ruscino* antique, que les sources écrites ne permettent guère de décrypter, l'un des grands intérêts de la publication que nous livre aujourd'hui l'équipe constituée par Isabelle Rébé tient à la finesse et aux croisements des méthodes de datation qui naviguent entre une démarche typo-chronologique et comparative traditionnelle des mobiliers archéologiques et des tentatives répétées de datations absolues cette fois-ci étayées par des datations archéométriques. C'est là un procédé désormais habituel chez les archéologues médiévistes mais encore peu pratiqué pour les périodes classiques. Ces datations absolues, qui nécessitent une critique interne, permettent pourtant de compenser les incertitudes ou parfois les contradictions des approches typologiques du matériel pour des époques et des faciès encore peu documentés archéologiquement. Elles apportent aussi des éléments d'interprétations dirimantes dans les récits que produisent archéologues et historiens. Je n'en prendrai que deux exemples.

L'absence de datation objective intrinsèque du matériel métallique contenu dans le comblement du *dolium* Rus 1980 I20 a d'abord fait considérer, par le contexte stratigraphique général, que les objets devaient être datés au plus tard de la fin du premier siècle de notre ère, soit de la phase d'abandon de la *Ruscino* antique. Or une date 14C réalisée sur une graine carbonisée associée au comblement du *dolium* fait entrevoir un tout autre scénario puisque la datation obtenue place, en âge calibré, la fourchette chronologique entre 620 et 766, ou entre 632 et 710 si l'on utilise avec plus d'optimisme les pics de probabilité de la courbe. Au VIIe siècle ou durant la première moitié du VIIIe siècle, un *dolium* enfoui depuis

plus d'un demi-millénaire a donc été redécouvert et débarrassé pour servir de réserve, ou plus vraisemblablement de cachette, à un lot d'objets en fer qui comprenait des outils agricoles bien conservés, des pièces métalliques diverses mais aussi et surtout deux scramasaxes, des armes bien inhabituelles en Narbonnaise wisigothique où l'on ne connaît pour l'heure pas d'autres occurrences. La découverte serait sans doute anecdotique si elle ne trouvait pas d'autres résonances dans le matériel réexaminé avec soin et trouvé en d'autres points du site comme ces fragments d'umbos associés à plus de 20 kg de métal dans le comblement du silo RUS 1986 J16 et ces éléments exceptionnels de cuirasse articulée découverts dans un autre dépôt métallique scellé cette fois-ci par le rejet d'un cadavre humain daté des années 656-769 (Enterrement RUS 1989 004). On est assuré ici que le premier et le troisième dépôt ont donc été constitués après 620-656 et avant 766-769. Ces contextes archéologiques qui sont apparemment ceux de cachettes de valeurs métalliques, ainsi que la datation avancée pour optimale qu'elle soit, laissent large ouvert cependant le champ des interprétations et des questionnements. Mais de manière plus générale, ces éléments conduisent à s'interroger, au sujet d'une période essentiellement documentée dans les sources écrites par des chroniques, sur les possibilités qu'offre réellement l'archéologie de replacer des « événements » dans une lecture événementielle du temps pour le moins inhabituelle. Les archéologues médiévistes du moins sont plus habitués, par les occupations longues des sites qu'ils explorent, à naviguer au sein de plages de temps séculaires ou multiséculaires. Je reviendrai plus bas sur cette difficulté qui est au cœur de l'interprétation du matériel découvert à *Ruscino* qu'il s'agisse des armes, des caches d'objets métalliques, des monnaies et des plombs mentionnant le partage du butin de Narbonne.

Les difficultés de la chronologie et partant des interprétations se posent tout particulièrement dans le cas du comblement du silo RUS 1976 F2. Celui-ci a livré deux *tremisses* portant en légende autour d'un buste le nom du roi Wittiza (702-710). Deux monnaies d'or contemporaines, qui plus est frappées à Narbonne pour l'une et à Mérida pour l'autre, retrouvées dans le comblement d'un même silo, pouvaient donner à penser, sans trop de difficultés, que celui-ci devait dater du début du VIII^e siècle. Or la datation 14C est bien plus tardive, postérieure de plusieurs générations au règne de Wittiza et surtout postérieure à la période de domination arabo-berbère en Narbonnaise ! Elle s'inscrit en effet entre 773 et 971. Il faut donc admettre *a minima* que les monnaies ont circulé plusieurs générations après leur émission ou qu'elles ont fait l'objet d'une thésaurisation. Comment interpréter dès lors les trois autres monnaies des

rois Wittiza et Akhila retrouvées dans le comblement d'autres silos (dont deux unités à nouveau dans le comblement d'une même fosse : RUS 1990 028) qui n'ont pas pu bénéficier de datations archéométriques ? Si l'on se fie à la datation du silo RUS 1976 F2 ces monnaies marquent moins l'époque qui précède immédiatement la conquête que celle de l'intégration de la Narbonnaise dans l'espace de domination de la royauté franque, sinon celle de la phase comtale du IX^e siècle ! Plus généralement la fréquence de ces monnaies (trois autres *tremisses* des rois Egica, Wittiza et Akhila II ont été découverts dans les années 1970 à *Ruscino*) trahit un certain statut de l'établissement où la richesse est manifeste et peut-être thésaurisée. Est-ce là pendant plusieurs générations, entre les dernières décennies de la royauté wisigothique et la phase comtale, l'une des fonctions principales de l'établissement ? *Ruscino* au pied méridional des Albères et un peu à l'écart de la côte et des ports est-elle entre la fin du VII^e siècle et au cours du VIII^e siècle une place drainant butins, tributs, taxes et autres redevances tout au long de cette période particulière de tensions et de crispations qui modifie profondément, par secousses brutales, la configuration géopolitique des anciennes provinces de Narbonnaise et de Tarraconaise ? L'hypothèse est risquée mais les découvertes répétées de monnaies, d'armes, de dépôts d'objets métalliques réalisées à *Ruscino* obligent à bousculer l'histoire immobile d'un VIII^e siècle régional que les sources écrites traditionnelles ne suffisent pas à embrasser. Du reste, le récit de l'expédition de Wamba laisse entrevoir combien les *castra* pyrénéens ont déjà pu tenir de telles fonctions de thésaurisation à partir des dernières décennies du VII^e siècle. Julien de Tolède précise que le monarque, pénétrant victorieux en 673 dans les *castra* de Collioure, Ultréra et Llivia, trouve « beaucoup de biens en or et argent (qu') il céda en récompense à ses nombreuses troupes ». Sans doute une partie de la richesse de ces établissements provenait-elle des taxes et péages des passages pyrénéens, mais sans doute provenait-elle aussi du détournement des recettes fiscales de la couronne effectué par les rebelles de Paul au profit du nouveau *regnum* oriental. Or et argent ont pu être amassés en vue d'une campagne de frappe destinée à payer les armées dans les centres militaires et politiques qui soutenaient les insurgés. Autrement dit, le stockage de valeur qu'elle soit d'or, d'argent ou de fer renvoie plus généralement à la question délicate des liens politiques et budgétaires entre le centre (Tolède) et la périphérie (Narbonne) et aux conditions de puissance et de richesse des magnats locaux qui ne soutenaient plus la monarchie centrale.

La question fiscale est accentuée évidemment par la fréquence des guerres qui s'enchaînent tout au long du VIII^e siècle et surtout par la rupture géopolitique axiale

des années 710 entre une Espagne ultérieure désormais aux mains des troupes arabo-berbères et un territoire périphérique nord-oriental peu ou prou autonome mais dépourvu d'une gouvernance centrale, à moins d'admettre que Narbonne ait pu tenir ce rôle. Dans une perspective stimulante qui tient compte des réalités géopolitiques des derniers temps de la royauté wisigothique, Frank Riess propose de déceler une phase progressive de démonétarisation du pouvoir central et un recyclage de la richesse d'État dans le stockage des valeurs plutôt que dans l'achat du soutien des magnats locaux, évêques et aristocrates, par le procédé des confiscations et des redistributions de terres qui jusqu'alors fondaient pouvoir et richesse. Les trois dépôts d'objets en fer et d'outils non cassés découverts dans un *dolium*, une fosse et l'un des silos de *Ruscino*, de même que les cinq monnaies d'or des années 702-719 s'inscrivent-ils dans un processus de thésaurisation généralisée ? Si la documentation archéologique ne se prête guère à ce type d'analyse, au moins permet-elle d'ouvrir le débat, car les dernières découvertes effectuées à *Ruscino* ne renseignent guère sur les modes d'habitat, l'architecture et l'organisation de l'établissement mais concernent bien des lots d'objets conservés dans des contextes pour le moins inhabituels. La découverte répétée par deux fois de deux monnaies d'or associées au comblement d'un même silo demeure par ailleurs étonnante et ne tient peut-être pas de l'anecdote.

Les mobiliers archéologiques les plus tardifs retrouvés sur le promontoire de *Ruscino* ont été attribués quant à eux au seuil du IX^e siècle. Et c'est à nouveau un petit trésor de six deniers carolingiens daté des années 793-820/30 qui signe l'abandon du plateau. « Abandon », le terme employé nous échappe à vrai dire trop souvent et il est assurément inapproprié ici. Ce que l'archéologie enregistre tient plutôt d'une désaffection de ce vaste quartier, au moment où la documentation écrite suggère l'émergence d'une forteresse comtale, édifiée au point le plus haut du promontoire, là où se trouvent aujourd'hui les pavillons du hameau de Castel-Roussillon. L'établissement n'est donc pas abandonné, il est restructuré et réduit, limité sans doute à une tour, à des ouvrages de défense et à quelques bâtiments privilégiés. L'habitat actuel de la colline du Castel contraint évidemment les explorations archéologiques, de sorte que l'on ignore tout, ou presque, de l'occupation de cette partie sommitale avant le Xe siècle. Peut-être faut-il envisager néanmoins que le pôle monumental de l'établissement se trouvait ici depuis la seconde moitié du VII^e siècle, sous la forme d'un réduit fortifié. L'assiette de l'ancienne ville antique n'aurait alors formé qu'une sorte de basse cour, un faubourg essentiellement associé à des zones d'ensilage, autrement dit à une autre

forme de stockage... Cette configuration topographique qui est celle d'une périphérie ou littéralement d'un *suburbium*, expliquerait peut-être davantage la présence de ces inhumations dispersées et de ces ensevelissements rapides, aléatoires et a priori non synchrones si l'on se fie aux datations archéométriques qui ont été tentées.

Esquisse d'une métahistoire ? Ruscino, Narbonne et Cordoue

Maghnûm tayyib qusima bi-Arbûnah, « butin licite partagé à Narbonne ». Les sceaux de plomb inscrits en caractères coufiques constituent sans doute l'une des grandes découvertes réalisées à *Ruscino* ces dernières années, une découverte dont l'intérêt est désormais rehaussée par la mise en contexte générale que nous offre ce nouveau volume des *Monographies d'Archéologie Méditerranéenne* qui doit tant à la persévérance d'Isabelle Rébè. Si l'on en juge par le grand nombre de plombs découverts — le lot constitue à ce jour la plus importante collection jamais mise en évidence au sein d'un même établissement d'al-Andalus et à plus forte raison d'*Ifrandjah* —, le butin évoqué dut être considérable. La quarantaine de coffres ou de sacs qui ont été logiquement ouverts à *Ruscino* pour que les sceaux puissent être dispersés sur place, provenait-elle d'un seul et même butin associé à une prise unique ? Et si oui faut-il associer au même événement la constitution des trois cachettes d'objets métalliques ? Une fois encore, les questions qui se posent sont avant tout d'ordre chronologique. Ces incertitudes chronologiques transparaissent d'ailleurs de manière irritante et comme une tension récurrente à la lecture de chaque chapitre de l'ouvrage car les collègues, évidemment conscients de ces difficultés, ne forcent jamais les données objectives et évitent les excès des surinterprétations combinatoires qui nuisent à l'établissement d'un dialogue serein entre histoire et archéologie. À la lisière de l'histoire événementielle des chroniques et des annales latines et arabes, l'archéologie est-elle d'ailleurs en mesure d'identifier un événement lorsque les conditions taphonomiques des sites explorés demeurent presque toujours d'une affligeante banalité ? Si l'utilisation des datations archéométriques et surtout l'homogénéité du matériel découvert peuvent soutenir l'hypothèse d'une contemporanéité des dépôts d'objets métalliques, force est de reconnaître que les fourchettes obtenues sont cependant trop larges pour pouvoir être interprétées unilatéralement en terme historique. Même en privilégiant les meilleures probabilités statistiques des courbes pour essayer de resserrer les datations, ce que font avec modération et prudence les auteurs, les résultats optimisés demeurent, malgré tout, trop lâches. Accepter cette difficile mesure du temps court et ponctuel n'est pas

renoncement cependant. Peut-être pourra-t-on progresser encore avec de nouvelles analyses et sans doute faudra-t-il tenter de le faire pour optimiser la lecture de ce dossier passionnant. Dans l'immédiat, je ne reviendrai pas ici sur l'analyse de ces sceaux dont l'exégèse et la mise en contexte ont été magistralement effectuées par Ph. Sénac et R. Marichal dans différentes publications ici remises à jour et synthétisées. Je voudrais une fois encore discuter de la chronologie et ouvrir une perspective complémentaire destinée au débat scientifique.

Les collègues ont, à juste titre, spontanément associé ces plombs, heureusement localisés en un même lieu, mais néanmoins découverts en dehors de tout contexte stratigraphique, au temps de la conquête et de la domination arabe qui est celui des premières décennies du VIII^e siècle. Du moins est-ce là une impression de lecture qui est renforcée par l'exposé et l'analyse des sources de la conquête de la Septimanie et de la soumission de Narbonne, sa métropole, en 719. Est-il absolument certain cependant que le butin évoqué par les plombs de *Ruscino* soit bien celui de ces premières années de la domination arabe en Septimanie et que ces sacs aient été ouverts sur place par une garnison musulmane ? Ainsi posées, les questions sont certainement excessives ! Elles obligent néanmoins à affûter les arguments sans interdire d'autres hypothèses d'interprétation, car ces documents véritablement exceptionnels donneront matière à de nombreuses discussions. Notons en premier lieu qu'aucun sceau n'a été découvert dans le cimetière des nombreuses fosses ou silos qui ont été fouillés dans le secteur du *forum*, ce qui est pour le moins curieux et constitue peut-être un argument chronologique pour les considérer comme des objets postérieurs aux faits archéologiques reconnus et documentés. Les auteurs rappellent surtout que ces sceaux sont à l'heure actuelle les seules pièces archéologiques portant en caractères coufiques une mention de Narbonne (*Arbūnah*) en dehors des traditions textuelles, ce qui est l'apport essentiel de cette découverte. C'est donc vers Narbonne qu'il convient peut-être de regarder désormais car un « butin de Narbonne » a bel et bien laissé des souvenirs dans les légendes et les historiographies arabes ou latines et nous oblige à un rapide commentaire.

Mohammed Al Maqqari, compilateur du XVIII^e siècle, auteur entre autres d'une histoire d'Al-Andalus, rapporte dans sa description de la ville de Cordoue que l'émir Hisham, fils de Abd al-Rahman, avait agrandi d'une partie considérable la mosquée élevée par son père et que le financement des travaux avait été entièrement couvert « par le cinquième du butin pris sur les infidèles de Narbonne » (Livre III, 2 ; De Gayangos 1840, p. 219).

Ibn al-Qūṭiyya (mort en 367H/977), auteur d'une histoire de la conquête d'Al-Andalus (*Ta'rij iftitah al-Andalus*) qui prétendait aussi être biologiquement lié

au roi goth Wittiza précise pour sa part « Abd al-Wahid ibn Mughīth conquiert Narbonne et, avec sa part du butin, Hisham a construit le pont et la mosquée (de Cordoue) » (James 2009, p. 89).

La mention de l'émir Hisham (172-180H / 788-796) et de son chef de guerre Abd al-Melik ben Abd al-Wahid ibn Mughīth indique que ce butin narbonnais n'est ni plus ni moins que celui de la grande expédition de 177H/793, bien postérieure donc à la reprise de la ville par les Francs en 759. La razzia, qui dura plusieurs mois, connut un certain retentissement chez les auteurs arabes postérieurs. Ibn al-Athīr, qui en donne le récit le plus détaillé dans ses Annales, évoque le butin « dont Dieu seul sait l'importance » mais ne l'associe pas explicitement à Narbonne (Fagnan 1897, p. 266). Rodrigo Jiménez de Rada, archevêque de Tolède, semble être le premier au XIII^e siècle dans son *De Arabum* à évaluer cette somme à 45 000 mitcals d'or, chiffre maintes fois repris par les historiens du XIX^e siècle depuis J. Antonio Conde (1825, I, p. 264) et les auteurs de l'Histoire Générale de Languedoc. L'expédition n'en fut pas moins légendaire chez les auteurs chrétiens car c'est au cours de cette même expédition, selon la chronique de Moissac, que s'illustra le duc Guilhem lors de la bataille de l'Orbiel dans la Montagne Noire (Griffe 1942), bataille à partir de laquelle a été construite la dimension épique et légendaire du personnage dans la littérature médiévale. Alors ?

Associer les sceaux arabes de *Ruscino* à cette terrible expédition de 793 qui a également dévasté Gérone serait sans doute une hypothèse simpliste et imprudente. Il faudrait admettre que Narbonne ait été occupée, même brièvement, à l'époque émirale pour qu'un butin puisse y être partagé, ce qui est loin d'être évident, même si certains historiens comme Claude Fauriel ont pu évoquer « une seconde conquête » de Narbonne (Fauriel 1836, p. 376). L'épigraphie des sceaux d'après les auteurs, la découverte récente de cinq nouveaux *fulūs*, dont l'un bilingue (s'il ne s'agit pas d'une surfrappe) antérieur à la période dite émirale (Marichal, Sénac 2007, p. 72), et la découverte plus ancienne d'un dinar transitionnel daté de 97H (714-715) rendent très vraisemblable la présence d'une troupe arabe à *Ruscino* au cours de la première moitié du VIII^e siècle. Mais, au-delà d'une lecture simpliste, la mention explicite d'un butin narbonnais chez Ibn al-Qūṭiyya et al-Maqqari, qui plus est associée au financement du premier agrandissement de la mosquée de Cordoue, suggère peut-être d'inscrire cette présence arabe sur la hauteur de *Ruscino* dans une sorte de résilience qui transgresse l'intégration de Narbonne et de la Septimanie dans l'espace de la royauté franque. Les trois dirhams trouvés anciennement à *Ruscino* qui ont été datés des années 145H (762-763), 155H (772-773) et 196H (812-813) ainsi qu'une seconde monnaie d'or plus

problématique puisque située entre 120 et 205H (soit 740 et 821) ou confondue avec un dinar abbasside (786-809) peuvent aller dans ce sens. Du moins cette lecture complémentaire fait-elle envisager la possibilité de tensions récurrentes dans les modes d'occupations d'une place forte établie plusieurs décennies durant entre deux mondes en frottement. Elle permet surtout d'insister sur deux points particuliers qui peuvent aider à affiner une grille d'analyse sur ce VIII^e siècle septimanien, qui passait il y a peu encore pour être invisible archéologiquement.

- Le premier point a trait à la dimension métaphorique des fabriques documentaires. Une partie essentielle mais peu soulignée du légendaire associé à la domination arabe en Gaule narbonnaise s'est construite autour des événements liés à la grande expédition de 793 dont le souvenir s'est condensé autour du siège et du pillage de Narbonne. Au XIII^e siècle, Rodrigo Jiménez de Rada évoque non seulement la part du butin qui aurait servi au financement de l'agrandissement de la mosquée de Cordoue, mais également l'envoi de nombreux captifs narbonnais qui auraient été contraints de transporter jusqu'à la ville du Guadalquivir des terres et des matériaux issus des décombres de Narbonne pour servir aux travaux engagés par l'émir Hisham. Dans une tradition littéraire, biographique et poétique, qui personnifie l'histoire des villes, l'ancienne métropole wisigothique du nord-est, un temps attachée au monde islamique mais désormais en *Ifrandjah*, se trouvait pour ainsi dire reliée, en corps, à la nouvelle ville émirale par le emploi de ses pierres. Dans un registre identique, Ahmed ibn Mohammed Al-Makkari évoque pour sa part l'utilisation de 19 colonnes provenant du pays des Francs dans les nouvelles constructions de la Medina Azahra et, dans cette longue tradition, l'un de ses traducteurs postérieurs a suggéré que celles-ci devaient nécessairement provenir de Narbonne (de Gayangos 1840, p. 234 et 502).

- Le second point concerne plus précisément le renforcement du rôle stratégique qu'a pu tenir *Ruscino* dans les dernières années du VIII^e siècle, plus exactement entre 785 et 801, soit entre le soulèvement de Gérone, l'une des dernières grandes expéditions terrestres arabes en Gaule méditerranéenne et la prise de Barcelone par les troupes de Louis le Pieux, période cruciale qui est celle de l'émergence du comté de Roussillon. La concentration et la reconfiguration de l'établissement autour de la forteresse comtale sur la pointe sommitale du relief à Castel-Roussillon datent peut-être de ces années décisives. Dans cet intervalle incertain, des

guerriers francs et wisigoths ont eux aussi été en mesure de faire des prises de guerre. Ainsi, peu avant 793, un dénommé Jean avait offert à Louis le Pieux une partie de son butin, constitué lors d'une bataille menée contre des troupes arabes dans le *pagus* de Barcelone, soit un cheval de grande valeur, une cuirasse décorée et une épée des Indes au fourreau garni d'argent, pour que le jeune prince intercède auprès de Charlemagne et obtienne, par un acte écrit, la légitimation de l'aprision que ce Jean venait de réaliser à Fontjoncoue, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Narbonne (Cauvet 1877, p. 488-481).

Les armes, les éléments d'une cuirasse articulée « germanique », la richesse du monnayage, les sceaux d'un butin arabe partagé à Narbonne sont entre autres objets des éléments insolites découverts à *Ruscino* qui renvoient eux aussi à cet arrière-plan événementiel complexe. Aucune interprétation simpliste, aucune interprétation univoque ne se dégage cependant avec force, mais les premières pages d'un nouveau récit sont désormais ouvertes.

Pour l'heure n'en demandons pas plus à l'archéologie médiévale qui livre ici une moisson de nouvelles données et les sources d'une nouvelle métahistoire, locale et universelle. Laissons désormais les chercheurs et le public s'approprier ce livre qui fera date, attendons que de nouvelles fouilles puissent être réalisées, notamment sur la colline sommitale du promontoire où paraît se réduire la fortification comtale des IX^e et X^e siècles et méditons, dans cette attente, malgré les incertitudes et les inconnues qui subsistent, combien le progrès des connaissances a fait son œuvre depuis les propos de l'ingénieur Lenthéric publiés en 1879 :

« *Comme Illiberis, Ruscino est une de ces villes mortes (du golfe de Lyon) dont l'existence nous est révélée par quelques ruines informes et les souvenirs assez confus des périodes historiques les plus éloignées. Il est regrettable que des explorations archéologiques sérieuses n'aient pas encore été faites. On n'a de Ruscino que des monnaies qui remontent à l'époque de l'occupation romaine, et la ville était déjà en pleine décadence* » (Lenthéric 1879, p. 157).

Rémy Marichal, à qui les auteurs ont dédié ce livre, a consacré une partie de sa vie à la redécouverte du passé de *Ruscino*, passé qu'il a su étendre jusqu'à ce premier Moyen Âge longtemps demeuré rétif à l'analyse archéologique. D'une certaine manière l'homme et l'archéologue se sont désormais inscrits dans la mémoire vivante de ce lieu.

LE PREMIER MOYEN ÂGE À RUSCINO
(CHÂTEAU-ROUSSILLON, PERPIGNAN, PYRÉNÉES-ORIENTALES)
ENTRE SEPTIMANIE ET AL-ANDALUS (VII^e-IX^e s.)

HOMMAGES À RÉMY MARICHAL

Sous la direction de

Isabelle RÉBÉ, Claude RAYNAUD et Philippe SÉNAC

Sommaire

Remerciements	7
Auteurs et collaborateurs	9
Avant-propos (I. R.)	11
In memoriam (Ph. S)	13
PREMIÈRE PARTIE : DE L'ABANDON DE L'OPPIDUM À L'OCCUPATION DU HAUT MOYEN ÂGE	15
Chapitre 1. Les sources historiques (Ph. S.)	17
1. <i>Ruscino</i> pendant le haut Moyen Âge d'après les sources latines	17
2. Les sources arabes relatives à la Narbonnaise	19
3. La prise de Narbonne par les Francs	21
Chapitre 2. Historiographie et questions archéologiques (Cl. R., I. R. et coll.)	25
1. Le cadre régional	25
2. Historiographie d'un chef-lieu	36
3. Archéologie de l'abandon de la colonie latine	40
DEUXIÈME PARTIE : LES CONTEXTES ARCHÉOLOGIQUES DU HAUT MOYEN ÂGE	49
Chapitre 3. Les silos, fosses et puits (I. R. et coll.)	53
1. Le silo <i>RUS 1976 I F2</i>	53
2. Le silo <i>RUS 1980 I20 F2</i>	57
3. La fosse <i>RUS 1982 J21/22 F11</i>	61
4. Le silo <i>RUS 1984 L20 012</i>	61
5. Le silo <i>RUS 1984 M19 001</i>	64
6. La fosse <i>RUS 1984 L21 001</i>	66
7. La fosse <i>RUS 1984-85-87 K21 009</i>	69
8. Le silo <i>RUS 1986 J20 015-016-017</i>	73
9. La fosse <i>RUS 1986 J20 010</i>	92
10. La fosse <i>RUS 1987 J21 043</i>	92
11. La fosse <i>RUS 1987 J20 075</i>	94
12. La fosse <i>RUS 1989 013</i>	97

13. La fosse <i>RUS 1990 028</i>	99
14. Le silo <i>RUS 2009 SII065</i>	104
15. Le puits <i>RUS 2008 PT2050</i>	106
16. Un cas particulier : le <i>dolium RUS 1980 II9 dol</i>	113
Chapitre 4. Les niveaux d'occupation (I. R. et coll.)	121
1. Le « trésor » <i>RUS 1962</i>	121
2. Le sondage <i>RUS 1974 FN S. III</i>	124
3. Le foyer <i>RUS 2008 FY 2035</i>	127
4. Le secteur <i>RUS 2009 VP 1060</i>	129
Chapitre 5. Les sépultures et restes humains (I. R., Ph. B. et coll.)	133
1. Le dépôt de crânes <i>RUS 1963</i>	133
2. Le « puits funéraire » <i>RUS 1964</i>	135
3. La sépulture <i>RUS 1964 forum</i>	138
4. La sépulture <i>RUS 1975 FN sondage II</i>	139
5. La sépulture <i>RUS 1978 VI T1</i>	142
6. Le crâne <i>RUS 1978 IF4</i>	145
7. L'« enterrement » <i>RUS 1979 II T1</i>	146
8. Les restes humains <i>RUS 1980 can T1</i>	149
9. Les tombes <i>RUS 1982 T1 T2 T3 T4</i>	151
10. L'« enterrement » <i>RUS 1984 M19 T1</i>	156
11. L'« enterrement » <i>RUS 1989 004</i>	159
12. Observations sur les sépultures de Château-Roussillon	166
TROISIÈME PARTIE : ÉLÉMENTS DE CULTURE MATÉRIELLE	171
Chapitre 6. Cultures et alimentation végétale à <i>Ruscino</i> : les données carpologiques (J. R., M.-P. R.)	173
1. Matériel et méthode	174
2. Le spectre végétal	174
3. Pratiques agraires et terroirs exploités	176
4. Bilan et perspectives	178
Chapitre 7. Les meules à grain (S. L., L. S.)	179
1. Les matériaux	179
2. Les contextes de découverte	179
3. Aspects typologiques	183
4. Apport de l'étude des meules dans la caractérisation des horizons du haut Moyen Âge	183
5. Sur quelques cas de comparaison	184
6. La production locale de meules au VIII ^e siècle et le contexte historique régional	184
7. Un marqueur culturel	185
Chapitre 8. L'outillage en fer et l'artisanat (St. R., avec la collaboration de L. S.)	201
1. Les objets de la sphère domestique	203
2. Les éléments d'huissierie	205
3. Les outils liés à l'économie vivrière	206
4. L'artisanat	209
5. <i>Variae</i>	212
6. Conclusion	213
Chapitre 9. Le travail du bois de cerf et l'<i>instrumentum</i> en os (I. R.-B.)	215
1. Les déchets du travail du bois de cerf	215
2. L' <i>instrumentum</i>	215

3. Les indéterminés	219
Chapitre 10. Autres objets (I. R.)	221
1. Les fusaïoles	221
2. Objet indéterminé en terre cuite	223
3. Les stylets	224
Chapitre 11. Le décor architectonique (J. D.)	225
1. Catalogue des éléments architectoniques	225
2. Analyse des éléments architectoniques	229
3. Conclusions	234
Chapitre 12. Les céramiques communes régionales (Cl. R.)	237
1. La céramique rugueuse grise ou brune (catégorie CATHMA 11)	237
2. La céramique kaolinitique (catégorie CATHMA 8).....	238
3. La céramique fine striée	240
Chapitre 13. Les ollas à pâte claire (I. R., Cl. R.)	241
1. Une production originale	241
2. Une origine incertaine, une diffusion méconnue	243
3. Corpus du site de <i>Ruscino</i>	245
Chapitre 14. Les récipients en pierre ollaire (V. S., I. R.)	247
1. Les pierres ollaires alpines... et les autres	247
2. Les études pétrographiques sur les pierres ollaires alpines : état de la question	249
3. Les pierres ollaires de <i>Ruscino</i> : étude pétrographique	251
4. Les pierres ollaires de <i>Ruscino</i> : aspects archéologiques	257
5. <i>Ruscino</i> et le marché de la pierre ollaire	260
Chapitre 15. Les accessoires de l'habillement (M. F.)	263
1. Les plaques-boucles	263
2. Un élément de collier ?	267
3. Les agrafes à double crochet	267
4. Vêtement et population	269
Chapitre 16. Les <i>militaria</i> (M. F.)	271
1. Les <i>militaria</i> des ensembles clos	271
2. Autres <i>militaria</i> de <i>Ruscino</i>	275
3. Les militaires et les civils à <i>Ruscino</i>	275
Chapitre 17. Les sceaux arabes (Ph. S.)	277
1. Les circonstances de la découverte	277
2. Les plombs	278
3. Les sceaux et la conquête de la Narbonnaise	279
4. La fonction de l'établissement	279
5. La prise de Narbonne	279
6. Nouvelles découvertes et pistes de recherche	280
7. Catalogue des sceaux de <i>Ruscino</i>	280
Chapitre 18. Les monnaies wisigothiques, arabes et carolingiennes (J. B., S. G.)	289
1. Les <i>tremisses</i> wisigothiques	289
2. Les monnaies arabes	290
3. Les monnaies carolingiennes	290

QUATRIÈME PARTIE : LE HAUT MOYEN ÂGE DE <i>RUSCINO</i> ENTRE DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES ET TEXTUELLES	293
Chapitre 19. L'apport des informations archéologiques (I. R., Cl. R., Ph. B.)	295
1. Les structures excavées	295
2. Les niveaux d'occupation	304
3. Les sépultures ou enfouissements de restes humains	304
4. Éléments d'un faciès culturel	308
Chapitre 20. <i>Ruscino</i> au cours du premier Moyen Âge : un nouvel éclairage (I.R., Cl. R., Ph. S.)	311
1. Abandon, déclassement, réoccupation : la mutation du haut Moyen Âge	311
2. Les VIIe-VIIIe siècles : quelle occupation par quelles populations ?	315
3. De la conquête musulmane à l'occupation franque	316
4. Une discordance entre images archéologique et historique ?	320
Postface (L. Sch.)	323
Bibliographie	331
Résumés	353

Auteurs et collaborateurs

BÉNÉZET Jérôme (J. B.)

Archéologue, chercheur associé UMR 5140 Montpellier-Lattes, jerbenezet@wanadoo.fr

BONIFAY Michel (M. B.)

Chargé de recherche UMR 7299 Centre Camille Jullian, mbonifay@msh.univ-aix.fr

BRUNNER Philippe (Ph. B.)

Médecin, chercheur associé UMR 5140 Montpellier-Lattes, philippe-brunner@wanadoo.fr

DOMINGO MAGAÑA Javier Àngel (J. D.)

Université de Roma Sapienza (IT), jdomingo78@tinet.cat

FEUGÈRE Michel (M. F.)

Chargé de recherche CNRS, UMR 5138 Lyon, michel.feugere@mom.fr

GASC Sébastien (S. G.)

Doctorant Université de Paris IV- Sorbonne, membre de l'EHEHI Casa de Velázquez, sg.gasc@gmail.com

LONGÉPIERRE Samuel (S. L.)

Chercheur associé UMR 5140 Montpellier-Lattes, samuel.longepierre@wanadoo.fr

RAUX Stéphanie (St. R.)

Archéologue INRAP, UMR 5140 Montpellier-Lattes, stephanie.raux@inrap.fr

RAYNAUD Claude (Cl. R.)

Directeur de recherche CNRS, UMR 5140 Montpellier-Lattes, claude.raynaud@montp.cnrs.fr

RÉBÉ Isabelle (I. R.)

Responsable du Centre archéologique R. Marichal, Ville de Perpignan, chercheur rattaché UMR 5140 Montpellier-Lattes, ruscino@mairie-perpignan.com

RODET-BELARBI Isabelle (I. R-B.)

Archéozoologue INRAP, UMR 7264 CEPAM Nice, isabelle.rodet-belarbi@inrap.fr

ROS Jérôme (J. R.)

Carpologue, CNRS UMR 7209, *Archéozoologie, Archéobotanique, Sociétés, pratiques et environnements (AASPE)*,
Département USM 303 Museum national d'histoire naturelle, ros.jerome@gmail.com

RUAS Marie-Pierre (M-P. R.)

Chargée de recherches CNRS, UMR 7209, *Archéozoologie, Archéobotanique, Sociétés, pratiques et environnements (AASPE)*,
Département USM 303 Museum national d'histoire naturelle, ruas@mnhn.fr

SAVARESE Laurent (L. S.)

Archéologue au Centre archéologique R. Marichal, Ville de Perpignan

SCHNEIDER Laurent (L. Sch.)

Directeur de recherche CNRS / Aix-Marseille Université, Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme LA3M-
UMR 7298, Aix-en-Provence, schneider@msh.univ-aix.fr

SÉNAC Philippe (Ph. S.)

Professeur Université de Paris IV- Sorbonne, philippe.senac@paris-sorbonne.fr

SERNEELS Vincent (V. S.)

Professeur Université de Fribourg (CH), vincentserneels@unifr.ch

SILVÉREANO Sarah (S. S.)

Chargée d'études, Chronoterre Archéologie, chercheur associé UMR 5140 Montpellier-Lattes, sarah.silvereano@
chronoterre.fr

Les Monographies d'Archéologie Méditerranéenne sont destinées à promouvoir les résultats des recherches archéologiques conduites dans les régions bordant les rivages de la Méditerranée nord-occidentale (France, Italie, Espagne).

Les ouvrages constituant cette série sont à la fois limités et ouverts : limités à l'archéologie de la Préhistoire récente (Néolithique, Chalcolithique), de la Protohistoire (Âges du bronze et du fer) et de l'Antiquité (du début de l'Empire Romain au début du Moyen-Âge) ; limités à une approche scientifique du patrimoine antique des régions méditerranéennes ; ouverts vers toutes les disciplines et les champs d'investigation intéressant l'archéologie, et aux résultats des travaux de terrain comme aux synthèses thématiques ; ouverts enfin à tous les acteurs de l'archéologie, quelle que soit leur institution de rattachement.

Rédaction des Monographies d'Archéologie Méditerranéenne

Directeur de la publication : Éric Gailledrat
e-mail : eric.gailledrat@cncrs.fr

Comité de pilotage : Guy Barruol, Directeur de recherche émérite au CNRS, Isabelle Daveau, Ingénieure Inrap, Pierre Garmy, Conservateur du Patrimoine, Éric Gailledrat, Chargé de recherche au CNRS, Jean-Pierre Giraud, Inspecteur général de l'Architecture et du Patrimoine/Archéologie, Xavier Guthertz, Professeur de Préhistoire, Thierry Janin, Professeur de Protohistoire, Michel Py, Directeur de recherche honoraire au CNRS, Claude Raynaud, Directeur de recherche au CNRS, Martine Schwaller, Conservateur du Patrimoine honoraire.

Les manuscrits proposés aux Monographies d'Archéologie Méditerranéenne font l'objet de rapports par des experts extérieurs nommés par le Comité de pilotage.

Mise en page : Anne-Marie Curé, Eric Gailledrat
Traitement du manuscrit et des illustrations : Isabelle Rébé, Anne-Marie Curé

Adresses

Rédaction, échanges

- Monographies d'Archéologie Méditerranéenne
390, Avenue de Pérols, F-34970, Lattes
FAX : 04.67.22.55.15 — e-mail : umrlat@cncrs. fr

Édition

- Association pour le Développement de l'Archéologie en Languedoc-Roussillon (ADAL)
390, Avenue de Pérols, F-34970, Lattes
FAX : 04.67.22.55.15

Diffusion

- Librairie Archéologique, BP 90, 21803, Quétigny
Tel : 03.80.48.98.60 — FAX : 03.80.48.38.69 — e-mail : librarch@club-internet. fr
Internet : <http://www.libarch.com>
- Librairie Picard et Epona, 82 Rue Bonaparte, 75006, Paris
Tel : 01.43.26.85.82 — FAX : 01.41.30.85.45 — e-mail : contact@librairie-epona. fr
- ArqueoCat, C/Dinamarca, 3 nau 8, 08700, Igualada (Barcelona, España)
Tel : 34.93.803.96.67 — FAX : 37.93.805.58.70 — e-mail : arqueocat@ciberia

Oppidum protohistorique devenu cité romaine et chef-lieu territorial, le site de Ruscino a connu une nouvelle occupation au cours du haut Moyen Âge, absente des sources textuelles et tardivement identifiée par l'archéologie, mais récemment mise en lumière par la découverte de sceaux relatifs à la conquête musulmane.

La première partie de cette monographie situe Ruscino dans son cadre régional du point de vue historique et archéologique, et fait le point des connaissances sur les modalités d'abandon de la cité latine et les conditions taphonomiques de l'installation sus-jacente. La deuxième partie est consacrée exclusivement à la description et à l'interprétation d'ensembles du haut Moyen Âge fouillés sur le site de Ruscino au cours d'un siècle d'investigation, bénéficiant de nouvelles datations absolues. La troisième partie du volume rassemble des études de divers mobiliers de Ruscino se rapportant au haut Moyen Âge, qu'ils aient été découverts en contexte stratigraphique ou qu'ils présentent des indices (comparaisons, typologie, inscriptions..) de leur chronologie.

Au terme de l'enquête, la synthèse des données archéologiques et textuelles dévoile un établissement pérenne, voire un lieu de pouvoir, du VIIe siècle à la charnière VIII-IXe siècles, inscrit à la croisée de deux mondes, entre la province de Narbonnaise lère et l'Andalus de la conquête.

ISBN 978-2-912369-30-7 35 €
ISSN 2111-7411



9 782912 369307

PUBLICATION DE L'UMR 5140 DU CNRS
«Archéologie des sociétés méditerranéennes»

LABEX ARCHIMEDE-PROGRAMME IA ANR-11-LABX-0032-01



Inrap

Institut national de recherches archéologiques préventives



ARTS, LETTRES, LANGUES,
SCIENCES HUMAINES ET
SOCIALES
UNIVERSITÉ
PAUL-VALÉRY
MONTPELLIER 3

archimede
ARCHÉOLOGIE ET HISTOIRE
DE LA MEDITERRANEE ET DE
L'EGYPTE ANCIENNES

PERPIGNAN
mairie-perpignan.fr
la catalane

